

FOOTBALL

LA COUPE DU MONDE
(TRÈS) POLITIQUE

PAR YVAN GASTAUT*

Depuis ses premiers balbutiements, de l'Italie fasciste à la Russie poutinienne, la Coupe du monde de football a toujours été l'objet de lourds enjeux politiques et diplomatiques. Petit tour d'horizon de quelques éditions symboliques.

Depuis sa création, en 1904, la Fifa, l'organisme qui gère l'univers du ballon rond et organise la Coupe du monde tous les quatre ans, n'a eu de cesse de prôner une peu convaincante neutralité. Tout sauf apolitique, le football est une formidable caisse de résonance des tourments du monde. C'est pourquoi désormais, des chercheurs de toutes disciplines des sciences économiques, politiques, juridiques, sociales ou humaines se penchent sur un sujet qui faisait sourire il y a encore quelques années. Car le football est devenu une thématique majeure pour analyser l'évolution de nos sociétés contemporaines. Il est ainsi possible de redessiner une histoire du XX^e et désormais du XXI^e siècle à l'aune de ces grands rendez-vous qui, avec plus ou moins d'intensité, offrent une approche originale des rapports de forces du moment, entre exaltation du rapport à la nation et tensions internationales.

Outil de propagande pour Staline

Les tiraillements géopolitiques liés à la 21^e édition, accueillie cette année par la Russie, tiennent d'abord au choix de ce pays par la Fifa puis aux critiques européennes vis-à-vis des orientations de la politique étrangère de Vladimir Poutine. Rien de vraiment neuf puisque, dans la défunte URSS, c'est à partir des années 30, lorsque Staline installe son pouvoir, que le régime soviétique a pris conscience de la dimension politique du football. Le documentaire de Nicolas Jallot réalisé en 2017, *le Football, arme du KGB*, diffusé récemment sur France 5, montre comment le régime stalinien a instrumentalisé ce sport, devenu véritable outil de propagande. Ainsi, le NKVD (ancêtre du KGB) est à l'initiative, dès 1923, de la création des clubs

nommés dynamo dans les plus grandes villes du pays. Le Dynamo de Moscou deviendra l'équipe emblématique du KGB au sein de laquelle tous les joueurs sont des cadres. Certains d'entre eux deviennent des vitrines du régime, comme le plus emblématique, Lev Yachine, qui joue toute sa carrière dans ce club entre 1949 et 1971 (735 matches) et 78 sélections dans l'équipe d'URSS entre 1954 et 1967. Seul gardien de but à avoir obtenu le Ballon d'or en 1963, Lev Yachine appartient au patrimoine mondial du football. Le problème pour l'URSS qui se prolonge avec la Russie actuelle, c'est que le niveau de l'équipe est insuffisant pour remporter la Coupe du monde. Jamais le pays n'a été en mesure de le faire, une impossibilité à rivaliser avec les meilleures nations du football également liée au fait que, pendant longtemps, l'URSS a refusé de participer à cette compétition jugée trop « bourgeoise ». Comme pour les jeux Olympiques, il a fallu attendre 1958 pour que l'URSS daigne enfin prendre part au tournoi mondial. Les performances des Soviétiques furent d'abord correctes – quart-de-finaliste en 1958, 1962 et 1970, demi-finaliste en 1966 – avant de régresser. Avec un épisode singulier qui illustre le lien fort entre football et politique. En vue de la Coupe du monde de 1974

A partir des années 30, le régime soviétique a pris conscience de la dimension politique de ce sport, l'a instrumentalisé et en a fait un outil de propagande.

DE, UNE HISTOIRE



POURQUOI ON EN PARLE

LA RUSSIE, MALGRÉ TOUT...

Poutine en rêvait, la Fifa l'a gâté ! La 21^e édition de la Coupe du monde de football s'est ouverte en Russie le jeudi 14 juin. Elle voit s'affronter 32 nations et s'achèvera le 15 juillet. C'est en décembre 2010 que, à la surprise générale, la Fifa a attribué à la Russie l'organisation de cet événement. Depuis, malgré l'annexion de la Crimée, les sanctions internationales prises à l'encontre du régime de Poutine et les multiples tensions entre les pays occidentaux et la Russie, nul n'a osé sérieusement remettre en cause cette décision. Quelques voix ont bien évoqué, brièvement, la menace d'un hypothétique boycott, mais seule l'absence de certains chefs d'Etat ou de représentants emblématiques des pays participants devrait illustrer les réticences de nombreux Etats. Pour Poutine, après l'organisation des jeux Olympiques d'hiver à Sochi, en 2014, il s'agit d'une deuxième victoire de poids sur la scène de la diplomatie sportive. Un succès bien plus important au vu de l'influence géopolitique et des enjeux financiers générés par le football contemporain. L'occasion d'illustrer un peu plus le retour de la Russie sur le devant de la scène diplomatique et d'afficher sa puissance, près de vingt ans après son accession au pouvoir... ■

qui doit se dérouler en RFA, l'URSS affronte le Chili dans un match de barrage Amérique du Sud-Europe en novembre 1973. Après un score de 0-0 à l'aller, les Soviétiques décident de boycotter le match retour à Santiago pour protester contre la junte militaire du général Pinochet installée au pouvoir depuis le coup d'Etat sanglant du 11 septembre. Avec la bienveillance de la Fifa, le régime chilien organise un simulacre de match. Le 21 novembre, devant plus de 15 000 spectateurs, 11 joueurs chiliens et les arbitres jouent un match surréaliste car... sans adversaire. Le capitaine, Francisco Valdes, inscrit le seul but symbolique qui envoie le Chili en phase finale.

Mussolini jubile

Bien plus tôt, après la victoire de l'Uruguay lors de la première édition, en 1930, c'est l'Italie mussolinienne qui inaugure le cycle politique de la Coupe du monde de football en dominant les deux éditions d'avant-guerre. En juin 1934, l'Italie accueille la compétition. Mussolini, après avoir été longtemps sourd aux bénéfices qu'il pouvait tirer du sport de haut niveau, décide de tout mettre en œuvre pour faire événement : huit stades sont construits ou rénovés avec un joyau, le stade Mussolini, à Turin, qui peut accueillir plus de ➤

LEV YACHINE, EN DÉCEMBRE 1963, reçoit le Ballon d'or. Le joueur du Dynamo de Moscou est le seul gardien de but à l'avoir obtenu. S'il appartient au patrimoine mondial du football, il était aussi devenu une vitrine pour l'URSS.



1934, EN ITALIE
Alors que le pays accueille le Mondial, l'équipe nationale remporte la finale contre la Tchécoslovaquie. Une victoire largement utilisée par Mussolini.

➤ 70 000 spectateurs. A grand renfort de journalistes de la presse écrite et surtout de la radio, qui amplifient les effets de la compétition, la Squadra Azzura parvient à se hisser en finale et l'emporte 2-1 après prolongations face à une vaillante équipe de Tchécoslovaquie. Mussolini vante les mérites de « ses » joueurs, à la fois fin tacticiens et ayant fait preuve de courage, de virilité, et même d'agressivité contre l'Espagne lors d'un quart de finale très tendu (1-1, match rejoué le lendemain, 1-0) avec plusieurs blessés de chaque côté. Devenue la référence, l'Italie, forte de son statut, vient s'imposer en France lors de l'édition suivante. En juin 1938, après être venue à bout de la France au stade de Colombes en quart de finale (3-1) devant 60 000 personnes, les Italiens l'emportent en demi-finale à Marseille en présence d'un nombreux public transalpin émigré, partagé entre partisans du fascisme et fuorusciti (réfugiés ayant fui le régime). Le Duce jubile, heureux de voir le salut fasciste accompagner l'hymne national et de constater avec quelle ferveur l'union s'opère entre l'ensemble des Italiens et ce 11 de légende. A quelques heures de la finale, il envoie une lettre personnelle à l'ensemble des « guerriers » de cette équipe afin de les galvaniser. Après une brillante victoire en finale (4-2) contre la Hongrie, le capitaine emblématique, Giuseppe Meazza, peut soulever un trophée qui incarne la victoire du fascisme. Les joueurs sont fêtés en héros dans leur pays. Dans une époque troublée par les ambitions hitlériennes de plus en plus menaçantes et la constitution de l'axe Rome-Berlin, Benito Mussolini présente ce succès comme un camouflet pour la France et les démocraties.

L'Allemagne, le « miracle » de Berne

Après l'interruption due à la guerre, la Coupe du monde reprend en 1950 avec la deuxième victoire de l'Uruguay. Puis, le 4 juillet 1954, au stade Vankdorf de Berne, en Suisse, sous une pluie battante et contre toute attente, la République fédérale allemande l'emporte sur la grande équipe de Hongrie emmenée par Ferenc Puskas et Sandor Kocsis par 3 buts à 2 en finale. Un

match qu'un film de fiction de Sönke Wortmann, qui a connu un grand succès à sa sortie, en 2003, a baptisé « *le miracle de Berne* ». Le héros de la finale est Helmut Rahn. Il inscrit deux buts, dont celui de la victoire en fin de match, mais c'est toute une équipe, des frères Walter à l'entraîneur Sepp Herberger, qui est saluée avec un engouement inattendu. Il est vrai que, pour la première fois, des dizaines de milliers de téléspectateurs ont pu suivre la rencontre à la télévision. Mais c'est surtout la radio, avec près de 50 millions d'auditeurs, qui « fabrique » l'événement. Cette fois, pas de dictateur pour tirer profit de la victoire,

En 1974, le hasard a placé dans le même groupe la RFA et la RDA. La rencontre fratricide et surréaliste se déroule dans une ambiance de guerre froide.

mais une fierté nationale restaurée. Sanctionnées en raison des atrocités du régime hitlérien, les deux Allemagnes, à peine fondées, n'avaient pas été autorisées à participer à la Coupe du monde de 1950 au Brésil. Quatre ans plus tard, cette victoire de l'Allemagne de l'Ouest sonne donc comme une revanche. Elle marque surtout le retour de la démocratie allemande sur la scène internationale. Malgré un contexte de guerre froide qui se tend, ce succès n'est guère interprété à l'époque comme une victoire du bloc occidental sur le bloc de l'Est. Resté dans les mémoires allemandes non seulement du côté des wessies mais aussi un peu du côté des ossies (alors sans équipe nationale constituée), cet épisode permet de saisir comment un succès footballistique peut provoquer, à l'instar du 12 juillet 1998 en France, un élan populaire au point de devenir un événement historique.



DPA Picture-Alliance / AFP



AFP Photo

La situation n'est plus la même en 1974 lorsque l'organisation de la Coupe du monde incombe à la RFA. Si cette dernière, dotée d'une solide équipe emmenée par le « kaiser » Franz Beckenbauer au poste de libéro et le « bombardier » Gerd Müller, parvient à l'emporter sur l'une des plus talentueuses formations de l'histoire du football, à savoir les Pays-Bas de Johan Cruyff, 2-1 en finale, le hasard du tirage au sort a placé dans le même groupe la RFA et la RDA. La rencontre fratricide et surréaliste, unique dans l'histoire du football, se déroule le 22 juin à Hambourg, dans une véritable ambiance de guerre froide : le mur de Berlin, construit en 1961, est dans toutes les têtes. Et, contre toute attente, grâce à un but de son attaquant Jürgen Sparwasser dans le dernier quart d'heure, la RDA l'emporte sans que ce court succès n'ait finalement d'incidence sportive sur la qualification de son homologue de l'Ouest.

Le Mondial éclipse la dictature

Enfin, s'il est une Coupe du monde à retenir pour mettre en relation dimension politique et dimension sportive de l'événement, l'édition argentine est sans doute l'exemple le plus significatif. En effet, ce n'est qu'après que la Fifa a chargé l'Argentine de l'organisation de la Coupe du monde de 1978 qu'un coup d'Etat militaire, survenu le 24 mars 1976, vient modifier la donne politique du pays. Comme dans de nombreux pays sud-américains à l'époque, une dictature très dure s'installe au pouvoir. Elle est incarnée par la figure du général Jorge Videla, qui déclenche une violente répression de ses opposants. Au moment où la compétition se profile, plusieurs centres de répression et de torture tournent à plein régime, parfois à proximité de certains stades du tournoi. Des mères, femmes ou filles de disparus manifestent sur la place de Mai, à Buenos Aires, pour réclamer leur retour sans beaucoup d'espoir. Dans ce contexte, dès la fin de 1977, une campagne européenne se développe en faveur du boycott de la compétition : en France, c'est le Comité pour le boycott de l'Argentine (Coba) qui tente d'alerter l'opinion. En vain. Le public français est tellement heureux de voir

1954, EN SUISSE

L'Allemagne crée la surprise en gagnant la finale contre la grande équipe de Hongrie. Fritz Walter (qui tient la coupe à la main), auteur de deux buts dont celui de la victoire, est fêté comme un héros.

1978, EN ARGENTINE

L'entraîneur de l'équipe nationale, Cesar Menotti, face au président Jorge Videla qui sera le grand gagnant de l'événement. La ferveur déclenchée par la compétition et la victoire finale du pays parviennent à étouffer les mouvements de contestation contre la violence de son régime.

enfin les Bleus participer à une Coupe du monde avec une équipe prometteuse – celle du jeune Platini, de Rocheteau et de Marius Trésor – qu'il n'envisage pas de voir son plaisir gâché par les affaires politiques argentines. Nourris au football, les Argentins vivent « leur » Coupe du monde avec une ferveur extraordinaire, à l'image des petits papiers lancés dans les stades bondés pendant les rencontres. L'équipe argentine, entraînée par l'emblématique Cesar Menotti, se révèle efficace sans être brillante, avec quelques excellents joueurs comme Mario Kempes, Leopold Luque ou Osvaldo Ardiles. La France, terrassée 2-1 sans avoir démerité, fait partie des trophées de chasse de cette équipe qui parvient en finale dans des conditions douteuses (on sait désormais que la victoire 6-0 contre le Pérou, score nécessaire pour que l'Argentine sorte première de son groupe et accède à la finale, a été « arrangée »). Du coup, le peuple argentin en a presque oublié, pour un temps, la terrible vie quotidienne imposée par la junte militaire. Le 25 juin 1978, au stade Monumental de Buenos Aires, devant plus de 70 000 spectateurs, l'Argentine l'emporte au cours de la prolongation 3-1 face à une équipe des Pays-Bas privée de Johan Cruyff, qui n'a pas daigné faire le déplacement. Lorsque le capitaine, le libéro Daniel Passarella, brandit la coupe dans la liesse générale, le général Videla, à ses côtés, peut se montrer satisfait. Lui qui voyait son pouvoir se déliter après quelques mois d'une gouvernance désastreuse conforte ainsi sa présence à la tête de l'Etat où il demeurera jusqu'en 1983.

Au gré des éditions suivantes, la politique continue de s'inviter lors de certains matches à lourde portée symbolique, comme la rencontre Iran-Etats-Unis qui se déroule lors de la Coupe du monde de 1998, en France. Bref, jamais l'enjeu politique ne désertera complètement l'organisation de cette compétition planétaire. Imprégnant l'atmosphère de l'édition russe de cette année, il promet d'être plus pesant encore, dans quatre ans, au Qatar... ■ Y.G.

* Maître de conférences à l'université de Nice, auteur, notamment, du *Métissage par le foot. L'intégration, mais jusqu'où ?* (Autrement).